

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706-1984)

NOUVELLE SERIE

TOME 15 - 1984

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1984

Séance du 25 juin 1984*RÉCEPTION du Professeur André BERTRAND**ÉLOGE du Professeur Maurice LAPEYRIE*

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs de l'Académie,
Mesdames et Messieurs,

Avec joie et avec gratitude, je viens vous dire mon remerciement. Avec émotion et avec ferveur, je viens rendre hommage à mon prédécesseur, le Professeur Maurice LAPEYRIE.

*

* *

Mesdames et Messieurs de l'Académie, je vous remercie de me recevoir ce soir parmi vous, parmi vous tous qui êtes les vivants témoignages de la richesse de l'homme. Créateurs, mais aussi serviteurs des Arts, des Lettres et des Sciences, vous participez à la survie de cet être fini. L'importance de votre rôle est particulièrement ressentie par un médecin que frappe le contraste, à tout moment vérifié, entre la fragilité humaine et la permanence des œuvres. A la beauté d'un poème, d'une symphonie ou d'un tableau, celui qui assiste si souvent à la destruction d'une vie est peut-être plus que tout autre sensible. Il n'est pas interdit de penser qu'ainsi s'est nouée, à travers les siècles, une alliance particulière de la Médecine qui participe directement des Sciences, avec les Belles Lettres et avec les Beaux Arts.

Au soir d'une journée de travail, les réunions en votre compagnie apportent à celui que vous accueillez sa part d'Humanités, connaissances chères aux bacheliers

que nous avons été. Elles permettent au médecin qui doit, dans son métier, appliquer certaines données scientifiques constamment mises à jour, de ne pas être seulement adepte de la «Connaissance objective», déesse jalouse, telle que la présente Jacques MONOD : *«Connaissance objective, écrit-il, seule source de vérité authentique, idée austère et froide qui impose un ascétique renoncement à toute nourriture spirituelle»*. Mais à cette affirmation, la remarque d'André BRETON, *«L'homme est toute raison et simultanément toute rêverie»*, peut être prise pour antithèse. Si, pour certains, il est sage, et même nécessaire, de renoncer à être l'une et l'autre dans leur action professionnelle, il est salubre hors d'elle, de ne pas limiter le rêve. Merci de m'ouvrir chaque lundi les portes d'un «pays enchanté».

Mesdames et Messieurs de l'Académie, permettez-moi de remercier particulièrement ceux que vous avez chargés de m'accueillir ce soir :

le Professeur Roger JEAN, camarade-aîné de collège, plus tard d'Internat, chef d'École pédiatrique, travailleur acharné et esprit curieux de tout ce qui est humain, à qui je suis reconnaissant d'avoir proposé mon nom à vos suffrages ;

le Professeur René LAVOCAT, président de notre Académie, savant rigoureux et homme de devoir, à qui je sais gré d'avoir sacrifié son repos à quelques heures d'un départ en voyage.

Que ces remerciements particuliers soient porteurs d'amitié, d'estime et de gratitude à tous ceux avec qui j'ai fait rencontre ou plus long chemin.

*

* *

Je ne voudrais pas quitter le «pays enchanté» à l'instant évoqué, au début de mon hommage au Professeur Maurice LAPEYRIE. L'enfance, âge de vie privilégié, se situe dans le domaine du merveilleux. C'est le temps de la perception immédiate, de l'intégration de données qui fournissent très tôt un axe à l'existence. Ces années se déroulent dans un espace qui constitue un point de départ auquel toute une vie fera référence. Évoquer cette enclave personnelle dans l'étendue mal définie qui entoure un enfant, réanimer les personnes qui l'ont traversée est donc primordial.

Maurice LAPEYRIE a vécu ces années au centre de Montpellier. En ce lieu, il a engagé son dialogue avec le présent et avec le passé. Ce jeune enfant s'éveille

rue des Trésoriers de France, à quelques pas de l'hôtel où Jacques COEUR s'installa. C'est là qu'il apprend ce qu'est une colonne ionique, une colonne corinthienne. C'est là qu'il découvre, entre soleils sculptés dans la pierre, la devise du grand roi. Il passe chaque jour auprès de la tourelle d'escalier hexagonale supportée par une salamandre, qu'empruntait RONDELET. Il atteint la maison qui renferme le puits de St ROCH où de nombreux montpelliérains viennent tous les 16 août puiser l'eau. Quelques pas encore et il est dans la rue de la Loge, emplie du présent. En ces années du début du siècle, cette rue n'est pas une aire publique violente où s'écoule un flot de vivants et d'automobiles ; elle fait partie de la vie intime de chacun. Les tramways et les voitures à chevaux la montent péniblement. C'est l'artère du commerce de luxe où l'on trouve la bijouterie COMPAZIEU, le magasin TOBIE-JULLIAN «Chaussures à la mode» dont l'enseigne «A la créole» est imprégnée d'exotisme. Ce même exotisme est présent dans la vitrine de la pâtisserie voisine «Au temple de la douceur». Un tableau, exposé au-dessus des chocolats empilés, montre la cueillette des fruits du cacaoyer et le transport des cabosses jusqu'à la goélette prête à emporter ses ballots tandis que dans le ciel, deux femmes ailées clament la renommée de la maison MEUTON. Leçon de choses, mais aussi leçon d'histoire pour ce jeune enfant en ces années où la République construit un empire outre-mer. L'histoire est encore là dans la boutique «Au Cardinal». Il y a 40 ans à peine, la rue de la Loge ne portait-elle pas ce nom en l'honneur du Cardinal DILLON, Archevêque de Narbonne, qui, comme ses prédécesseurs, avait coutume de descendre à l'Hôtel de Flaugergues lorsque s'assemblaient, à Montpellier, les États du Languedoc ? L'évocation historique se fait beaucoup plus proche dans un commerce de chapeaux «Au bonheur des dames». Dénomination au sujet de laquelle l'écolier pouvait se demander si ZOLA avait influencé le choix ou si, plus vraisemblablement, ce titre s'était imposé au romancier, devant une appellation très largement présente dans les villes de France.

Mais ce quartier ne serait pas véritablement le sien s'il n'existait, limitant l'entrée de la rue de la Croix d'Or, un magasin à l'enseigne «Pianos. Musique». Dès qu'il débouchait de sa rue ombreuse, il cherchait à apercevoir, de l'autre côté de la chaussée, la silhouette familière de son père. Charles LAPEYRIE dirigeait, avec autorité, une maison chère aux mélomanes montpelliérains. Chez lui, ils venaient tous acheter des partitions musicales. De lui, ils connaissaient tous le nom constamment mentionné sur l'affiche des grands concerts. Pour un autre enfant de ce début du siècle, mon oncle Jean CLAPARÈDE, cet homme très actif, élancé, jeune, portant une barbe carrée personnifiait «la Musique»... Et pourtant, situation malicieuse

où jouait le destin, son violon d'Ingres était un pinceau. Séduit par la peinture, il va donner à son fils le goût du dessin, transmission fondamentale, déterminante dans l'orientation ultérieure de celui-ci.

Avant d'abandonner cette enfance, évoquons une dernière fois l'écolier qui, à travers la vitrine du magasin paternel, regarde passer les grands cortèges de ce temps : revue des troupes militaires le 14 juillet ; Gargantua, roi débonnaire de Carnaval, entouré de confettis et de serpentins... Mais aussi, signe au début de ce siècle, cortège des vigneronnais en révolte rassemblés par le journal «Le Tocsin». Observons une dernière fois, ce père et cet enfant, réunis dans un même goût et complices, en train d'évoquer la gloire de Monsieur LAJARD, transporteur, qui habitait, il n'y a pas si longtemps, la large maison surmontée d'une girouette de l'autre côté de la rue. N'avait-il pas obtenu l'exclusivité du transport dans toute l'Europe, de capitale en capitale, de l'immense tableau, chef-d'œuvre de DAVID, «Le Sacre de NAPOLÉON» ?

*
* *

Ainsi grandit Maurice LAPEYRIE durant les dernières années d'une «Belle Époque» qui va bientôt paraître brillante et fugitive illusion. Brutalement, les nations basculent dans la première guerre mondiale. Les nouvelles de la bataille sont effroyables. Après quelques jours de combats à l'arme blanche, de charges de cavalerie, d'avalanches sanglantes de morts et de blessés, plusieurs millions d'hommes se barricadent dans la boue. Les armées littéralement enterrées demeurent immobiles. Le jeune lycéen montpelliérain apprend, avec le monde médusé, la signification de ces mots nouveaux et terribles : la tranchée, le front. C'est dans cette atmosphère tragique que se précise sa vocation, que s'affirme le désir d'une vie laborieuse mais aussi dévouée, telle celle vécue par son oncle paternel, médecin installé dans le Faubourg Boutonnet. Orientation professionnelle et années de guerre sont intimement mêlées. Il réalise son année d'Études Physique, Chimie et Histoire Naturelle à la Faculté des Sciences en 1917, année confuse et trouble. Il est incorporé en avril 1918, quelques jours après le début de la bataille impériale déclenchée par LUDENDORF. C'est à l'armée qu'il va réaliser ses premiers actes médicaux. Inexpérimenté, il aide. Inexpérimenté, il panse. Inexpérimenté, il console. Il apprend à

connaître le pouvoir sauveur d'une présence. En Forêt-Noire, il se trouve en face d'un médecin en détresse qui perçoit son émoi de débutant. *«Mon jeune ami, dit celui-ci, merci. Demeurez là. Votre présence me réconforte. Je n'ai pas besoin de diagnostic».*

*
* *

Démobilisé en septembre 1919, Maurice LAPEYRIE, sans regret superflu d'une jeunesse interrompue, s'engage dans une nouvelle étape de sa vie, celle de l'apprentissage. Le désir d'acquérir maîtrise dans son métier est profond ; mais les moyens d'y parvenir demeurent obscurs..., et pourtant ils sont prévisibles. Quelques mois après son retour, il lit fortuitement une affiche annonçant un concours d'adjuvat d'Anatomie. Celui qui répond immédiatement à cet appel n'est pas le futur médecin, mais le jeune homme passionné de dessin. Reçu, il persévère dans cette voie et devient l'élève direct des professeurs Paul GILIS, Édouard GRYNFELT et Jean DELMAS. Ses cahiers de prosecteur montrent la grande fidélité du trait, révèlent la main sûre. Certes, ces dessins sont œuvres d'artiste ; mais ils sont déjà aussi schémas opératoires. Ainsi Maurice LAPEYRIE suit la grande voie des anatomistes qui débute dans les premières années du XIV^{ème} siècle à Bologne, à Padoue, peu de temps après à Montpellier ; au moment où le corps, mis au secret jusque là, cesse d'être «intouchable». Grande voie des anatomistes qui s'épanouit dans le dessin au cours d'une période privilégiée où l'Art précède la Science, où LÉONARD DE VINCI fonde l'anatomie figurée, où les plus grands peintres de ce temps dessinent le corps «renaissant», où l'œuvre décisive d'André VÉSALE est illustrée par un élève du TITIEN. Grande voie des anatomistes qui conduit à la Chirurgie. Comprendre, c'est voir. Exprimer et comprendre sa vision, c'est dessiner. Le geste maîtrisé, appliquer sa vision, c'est opérer.

Maurice LAPEYRIE a entendu cet appel. Un à un, il franchit les obstacles que signalait LÉONARD à un élève chirurgien : *«et si tu as l'amour d'une telle science peut-être seras-tu empêché par le dégoût ; si tu n'es pas empêché par le dégoût, peut-être seras-tu empêché par la peur ; si tu surmontes cette crainte, peut-être te manquera-t-il le dessin précis ; si tu as le dessin, auras-tu aussi la perspective et si tu l'as, peut-être enfin te manquera-t-il la patience, condition de l'exactitude».*

Interne des Hôpitaux en 1923, il est désormais absorbé totalement par cette progression. A l'intérieur d'une école incomparable, l'Internat, cette maturation volontaire pleine de contraintes et de heurts, acquise par de jeunes hommes, a pour conséquence une sorte de licence carnavalesque, contrepoids naturel à la pléthore de sentiments et de sensations qui déferlent en eux. Peut-être cette extrême liberté était-elle exacerbée au cours des «Années Folles» dans le déchaînement d'une vie retrouvée qui envahit le monde après une longue période d'angoisse. Il ne semble pas que Maurice LAPEYRIE soit le principal inspirateur de ces manifestations débridées mais il est, sans conteste, à l'avant-garde des innovations techniques apparues à l'Internat : utilisation du cristal à galène qu'il fait venir d'Autriche, achat de la première motocyclette, bien moins dangereuse à ses yeux que la calèche de son patron, le Professeur GILIS ; cette dernière avait failli se renverser dans le ravin bordant la descente St Pierre, lorsque tous deux allaient embaumer le corps du Cardinal de CABRIÈRES.

*

* *

En 1927, Maurice LAPEYRIE a 30 ans. Il entre pleinement dans le métier de chirurgien qui sera le sien durant quatre décades. Travail à l'hôpital, consultations dans son cabinet : passage de la Marne, interventions à la Clinique St Côme, enseignement à la Faculté, recherches anatomiques et chirurgicales, ont rempli ses journées.

Son activité hospitalière s'exerce d'abord dans le service chirurgical dirigé par le Professeur Emile FORGUE dont il est le dernier chef de clinique. Avant lui, se sont succédé à ce poste, Émile JEANBRAU, Georges MASSABUAU, Georges ROUX et Édouard MOURGUE-MOLINES. Celui-ci décrit son patron comme «*un sphinx terriblement barbu au visage impénétrable*», comme un infatigable travailleur, toujours droit. «*Nous appartenons à une magistrature debout*» disait-il à ses élèves après une longue intervention chirurgicale dont il écrivait un compte rendu sur un écritoire élevé. Il alliait en opérant les gestes rapides d'avant l'asepsie à la parfaite exécution de l'hémostase et des sutures qui demande du temps. Il exigeait donc une anesthésie parfaite appelant de ses vœux des progrès en ce domaine primordial. Il était fier de la famille intellectuelle qu'il avait créée. «*Elle m'est, notait-il, un bonheur et un honneur*». Avant d'interrompre son activité, il écrivit

une phrase qui semble directement adressée à son ultime élève : *«Heureux les jeunes hommes, ils verront de grandes choses»*.

Maurice LAPEYRIE donne raison et réponse à cette affirmation. Il va non seulement assister au développement prodigieux de la médecine, mais aussi participer activement à ce bond en avant. Refusant une restriction mutilante, il apparaît comme un des derniers chirurgiens pleinement généralistes ; mais sachant qu'il n'y a pas d'approfondissement sans choix, il marque son empreinte en des domaines d'élection qu'il explore complètement. Grâce à une dérogation exceptionnelle, il va prolonger son clinicat et devenir, en 1931, chef de clinique dans le service placé sous l'autorité du Professeur Edmond ÉTIENNE qui se consacre à l'Orthopédie et à la Chirurgie Infantile. Il est Professeur agrégé de Chirurgie en 1946, la deuxième guerre mondiale ayant retardé sa nomination de plusieurs années. En 1950, candidat incontesté puisque tous ses collègues se sont abstenus spontanément de poser leur candidature dès lors qu'il exprimait la sienne, il accède à la Chaire de Technique chirurgicale et Chirurgie expérimentale, fonction qu'il conservera huit ans. Durant cette période, il dirige la formation des premiers médecins-anesthésiologistes, charge qui aurait enchanté son ancien patron. Enfin, en 1958, il devient professeur titulaire de Clinique Orthopédique et Chirurgie Infantile. Ce chirurgien qui a commencé son métier en partant en voiture à cheval puis en automobile opérer à domicile avec Émile FORGUE, le cocher puis le chauffeur donnant l'anesthésie, termine sa vie professionnelle au milieu d'une équipe rompue aux techniques les plus modernes et les plus spécialisées qu'il a formée avec l'aide de ses élèves : Jean TAILLADE, Gabriel POUS, Robert LAUX, Serge BRUEL, Yves ALLIEU et Michel JAMMES, avec l'aide de ses assistants : Jean-Jacques PICARD et Maurice LISBONNE.

Maurice LAPEYRIE a été un clinicien au diagnostic sûr et un praticien habile. Il fut le premier dans notre région à pratiquer une gastrectomie, à mettre en place une prothèse de hanche. Cette adresse de la main qui opère émerveillait Paul VALÉRY et suscitait sa réflexion *«Toute la science de l'homme n'accomplit pas un chirurgien. C'est le faire qui le consacre»*. Il est remarquable de noter après lui que la main «propre de l'homme» qui a été sa première signature, sa marque — tous doigts écartés — sur les murs des grottes de Gargas et d'El Castillo, a donné aux chirurgiens le nom même de leur profession. Tout homme se sert de ses mains ; mais le terme «œuvre de main, chirurgie» a été spécialisé au point de ne désigner que le travail d'une main nue ou armée qui s'applique à guérir. La stricte acception d'un terme aussi général est très ancienne : à KHEIRON, centaure

qui soignait les blessés avec des mains habiles, APOLLON confia l'éducation de son fils ESCULAPE.

Avec dextérité, Maurice LAPEYRIE exécute un programme qu'imposent les lésions observées ; ses mains expertes longuement exercées à des gestes automatiques, taillent, suturent. Mais voilà que ses yeux et, plus encore, la pulpe de ses doigts enregistrent l'inattendu, et soudain, de manœuvre au sens noble du terme, il devient créateur. Sa personnalité intervient dans la conception et dans l'exécution de l'acte original qui sera salvateur. Il fait œuvre d'artiste. Art étrange et caché car aussitôt réalisée, l'œuvre est enfouie dans le corps opéré. Mais peu après, dans la solitude de son bureau, le chirurgien retrouve ses crayons. Il dessine des croquis lumineux qui apportent une clarté bien supérieure à celle du discours actuellement confié au micro d'un magnétophone. Il est très émouvant de feuilleter ses carnets intitulés «*Comptes-rendus opératoires schématisés*». On y trouve l'originalité d'un homme progressant dans une voie empruntée par les plus grands, mais renouvelée par lui-même.

Cet opérateur expérimenté avait enfin la sagesse de ne pas se laisser griser par son habileté. Il savait intervenir avec prudence et limiter son action tant qu'il n'avait pas trouvé parade aux éventuels effets nocifs d'un geste à entreprendre. Il savait qu'il ne faut pas contrarier la nature et avec Henri de MONDEVILLE, normand devenu montpelliérain qui fut chirurgien de PHILIPPE LE BEL, il eût pu dire à ses élèves «*La nature est comme le joueur de viole dont la musique conduit et règle les danseurs ; nous, chirurgiens, nous sommes les danseurs, et nous devons danser en mesure quand la nature joue de la viole*».

La grande expérience du Professeur LAPEYRIE faisait de lui un patron écouté, un enseignant de grande qualité qui communiquait avec bonheur sa science et son art à de nombreux étudiants lors de cours magistraux à la Faculté, d'entretiens au lit des malades, de conférences de préparation à l'Internat, de démonstrations pratiques d'Anatomie ou de Technique opératoire. Il a réalisé de beaux travaux de Recherche clinique et expérimentale dont il n'a porté les conclusions dans les diverses sociétés savantes qu'après avoir médité longuement son sujet. Ennemi de toute publicité vaine, il se taisait lorsqu'il estimait n'avoir aucune précision utile ou originale à fournir. Ses publications portent la marque du bon sens, de l'observation attentive et patiente. Ses études sur le canal excréteur du pancréas, qui révèlent son jeune talent, contiennent de remarquables schémas en quadrichromie. La cure des malformations congénitales, et notamment, des «lèvres fendues de nativité»

terme ancien que j'emploie volontairement pour éviter l'affreuse désignation de «bec de lièvre» créée par Ambroise PARÉ a donné lieu à plusieurs travaux remarquables. Pragmatique et précis, il crée ou perfectionne beaucoup d'appareils orthopédiques en vue de maintenir la contention après réduction des luxations congénitales de hanche. Sa maîtrise reconnue, il fut appelé à faire le point des connaissances acquises en plusieurs domaines de la Chirurgie Infantile. Il produit ainsi en 1957, un travail fondamental sur la hanche paralytique qui sert de référence à l'ensemble des orthopédistes.

*

* *

Voici ce que fut l'œuvre publique. Analyser plus avant la richesse de l'homme est nécessaire mais combien difficile. Il convient en effet de dépasser une double pudeur : la pudeur de celui qui a voulu être, non point paraître, qui s'est voulu action, non point discours, et celle de celui qui doit respecter ces silences. A la réserve de l'un, sans complaisance à l'égard de son image, doit répondre la réserve de l'autre dans son hommage. C'est avec prudence, déférence et amitié que j'avance.

Pour essayer de mieux connaître Maurice LAPEYRIE, suivons-le dans ces haltes qui rythment toute vie lui donnant, comme ponctuation dans un texte, sa respiration propre. Août venu, il retrouvait chaque année, à Florac, sa maison cévenole. Il n'était pas directement issu de ce pays ; seul le hasard d'un héritage l'avait amené en ce lieu. Mais il le chérissait, car il trouvait là une atmosphère paisible permettant son repos, soutenant sa réflexion, libérant son imagination. Il se plaisait dans cette petite cité, ville de convergence ouverte et calme, située entre les terres huguenotes et les forteresses papistes où, dit STEVENSON avec étonnement, «*Le protestant demeure protestant, le catholique demeure catholique, dans une mutuelle tolérance et douce amitié*». Il y trouvait cette vie patiente, cette sève souterraine, cette sociabilité mêlée d'une retenue ancestrale, mais néanmoins chaleureuse, qui formaient les bases de sa propre personnalité. Montagnarde et méditerranéenne, fraîche sous les toits de lauzes et ardente sous les platanes de l'été, elle lui apportait un dépaysement tout en lui rappelant son milieu familial. Bâtie sur la draille de Margeride, chemin de transhumance pour les troupeaux du pays plat depuis le début de l'Histoire, elle était directement liée à sa plaine languedocienne. Libéré et en pleine quiétude,

il trouvait en ces lieux une inspiration nouvelle. Il travaillait le bois. Il devenait peintre des forêts et des cours d'eau. La résurgence du Pêcher n'était pas pour lui seulement «un vivier à poisson», comme le terme occitan «pesquier» l'indique, mais une source jaillissante entre les rochers et les arbres. Ses aquarelles donnent une impression de réalité et de proximité : elles évoquent les eaux fortes et vives, eaux tutélaires, dont la vigueur vient animer un pays où le calcaire, dans son immobilité figée, rappelle l'éternel. Mais elles transportent aussi dans un univers inconnu où le vert des feuillages et des plantes aquatiques, se mélangeant à l'ocre et au gris des rochers, vit de la lumière que laisse filtrer une immatérielle frondaison. Nul doute que le peintre ait eu ces deux inspirations. Les œuvres révèlent l'homme : puissance d'attention, désir de vérité, soif de transcendance. Leur fraîcheur est signe de simplicité de vie. La mesure des effets recherchés est marque de pondération et de sobriété.

Ces mêmes qualités, il les exerçait lorsqu'avec une infinie tendresse, un infini respect pour une œuvre inachevée, pour une ébauche incomplète, il resculptait les visages d'enfants défigurés par une malformation congénitale, il redonnait, intervention après intervention, à ces faces lésées, rayonnement et joie. Avec douceur, il faisait accepter la blessure. Avec affection, il accompagnait ces petits et les guidait jusqu'à leur libération. Avec bonheur, il les retrouvait dans leurs familles au hasard de promenades dominicales. Il apportait la même attention, la même patience dans ses soins aux adultes agressés par la maladie, inquiets, douloureux, affectés de ne plus pouvoir exercer leur rôle familial et social.

Maurice LAPEYRIE a été serviteur. Jour après jour, il exerçait avec succès son activité basée sur la raison et l'étude, mais conduite par un sentiment profond de solidarité humaine. Avec tact, il dirigeait ses élèves. Suggérant et suscitant sans contraindre, il exerça sur eux une influence profonde mais discrète. Avec altruisme, il s'engagea profondément dans la vie syndicale. Par nécessaire fraternité, il garda toute sa vie une action totalement désintéressée au dispensaire St FRANÇOIS. Homme de devoir, il considérait qu'une tâche agréée était une tâche due. Homme discret et humble, il pensait qu'un tel dévouement ne devait pas comporter de tribut. A Mademoiselle ANDUZE de St PAUL qui désirait établir, à son sujet, une demande de distinction auprès de la Croix-Rouge, il écrit : *«Sachez bien que le culte de la personnalité devrait être relégué au rang des antiquités. Seuls devraient être sanctionnés les manquements comme n'ayant pas satisfait au contrat tacite contracté par le fait d'avoir accepté une mission. C'est alors que les hommes seraient des sages»*. Cependant, l'insistance de ses amis lui fit consentir à sa nomination dans

l'Ordre de la Légion d'Honneur et recevoir la médaille de la Croix-Rouge Française. Mais, ces récompenses trop humaines ne constituaient pas l'essentiel pour lui.

Il n'y aurait pas de vérité dans cette évocation, s'il n'y avait marque de la foi de Maurice LAPEYRIE. Profondément croyant, il a été témoin de l'Invisible, de Celui qui ne peut être nommé. Sa vie a fait constamment référence à des événements vieux de 2000 ans. Elle a été pénétrée par leur lumière mais, telle un cristal ou un vitrail, elle a en même temps reflété leur éclat. Et pourtant, quelle difficulté d'adhésion pour un chirurgien lorsqu'il ne peut toucher, pour un médecin affronté chaque jour aux problèmes du Mal, de la Souffrance... et en conséquence de la Justice. La méthode scientifique, qui s'attache à l'analyse du «Comment», ne peut répondre à ces «Pourquoi»; mais elle a pu le conduire à cette modestie qui est la marque des grands. Ainsi les limites des connaissances humaines dans l'infini du créé fortifiaient-elles EINSTEIN dans sa foi.

*

* *

Maurice LAPEYRIE interrompt son métier en 1968, cinquante ans après le début de ses études médicales. Il avait en tout point suivi les conseils donnés par GUI DE CHAULIAC à ses contemporains : *«Que le chirurgien soit précieux au malade, bienveillant à ses compagnons, sage en ses prédictions, qu'il soit pitoyable et miséricordieux, qu'il ne soit pas extorsionnaire d'argent...»*. Libéré d'une lourde tâche, n'ayant plus nécessité de compétition ou d'affirmation de soi, sa vie acquiert une nouvelle dimension.

Il s'installa dans le quartier du Jeu de Mail. Baron de Caravettes dont le blason porte deux maillets symboles de ce jeu, il pouvait, amusé, comparer son repos à celui des rois d'Espagne dans leur résidence «Buen Retiro» aux environs de Madrid, où les palebardiers montpelliérains avaient tracé un jeu de mail au début du XVIII^{ème} siècle. A cette retraite, il s'était préparé, ayant éliminé depuis longtemps de son existence, la dispersion, l'éparpillement, l'enivrement apporté par des activités multiples, et bien souvent factices, qui dévorent les temps de silence et de recueillement, laissant usé, rompu, celui qui s'est laissé griser.

Sans se désintéresser du monde, il est devenu vacant, participant à l'événement sans chercher à le contraindre, ayant une grande liberté d'attention et d'accueil

pour ses proches. Il n'a donc pas eu de peine, les années s'écoulant, à retrouver ses alliances premières, à redécouvrir, à redevenir ce qu'il avait été au début de sa vie. Mais à cette métamorphose claire est venue s'ajouter l'épreuve : temps où le corps accablé se brise. N'en doutons pas, cet homme écrasé continue à réfracter la Lumière. N'en doutons point, celui qui a sculpté tant de visages d'enfants, dans sa mort, par Sa Mort, a été transfiguré... et sur notre terre il existe, dans tout ce qui le prolonge et le continue, de tangibles merveilles.

Ainsi vécut le Professeur Maurice LAPEYRIE, entre mer et Cévennes, dans l'unité d'un métier, dans l'unité d'une foi.

André BERTRAND

RÉPONSE du Professeur Roger JEAN

Avec quelle délicatesse venez-vous, Monsieur, de faire revivre devant nous le souvenir de notre regretté confrère, le Professeur Maurice LAPEYRIE. Jeune chirurgien d'une compétence et habileté rarement égalées, il eut une vie assombrie par bien des malheurs. Les coutumes universitaires d'alors l'éloignèrent pendant une longue période de la vie hospitalière : il donna le meilleur de lui-même à une clientèle à laquelle il inspirait admiration et affection.

Il fut trop tardivement chargé de la responsabilité du service hospitalier de chirurgie infantile et orthopédie, auquel il se consacra pleinement. Il n'eut malheureusement que peu de temps pour constituer une équipe structurée et ne put ainsi pleinement ressentir une des grandes joies d'un chef de service : s'entourer de collaborateurs valables de son choix. C'est à cette période que j'ai bien connu le Professeur LAPEYRIE, car il était très lié d'amitié et d'estime réciproques avec mon Maître, le Professeur Jean CHAPTAL. Je puis témoigner de sa haute compétence, de son attention et gentillesse pour les petits malades, de son dévouement sans limites, de sa probité absolue. Je n'ai pas eu le plaisir de le rencontrer ultérieurement en notre Académie, car une longue et pénible maladie le maintint jusqu'à la fin dans un isolement dont il souffrit beaucoup. Ses dernières joies lui furent données par la brillante réussite de son fils, notre Collègue, le Professeur Henri LAPEYRIE.

Vous êtes né, Monsieur, à Saint-Bauzille de Putois le 16 octobre 1923, d'une famille paternelle de souche profondément catholique, à la fois attachée aux lumineuses et odoriférantes garrigues calcaires et accrochée aux sévères et rudes terroirs schisteux. Si l'on retrouve dans vos ascendants plusieurs barbiers-chirurgiens sous Louis XIV et Louis XV, c'est à la fin du XVIII^e siècle que, attirés par le renouveau de la soie, des BERTRAND fondent une fabrique de bas. Votre Grand-Père et votre Père abandonnent cette industrie pour s'attacher à l'exploitation de productions viticoles dont celles du Château de la Roquette, et faire le commerce du vin, commerce qui conduisait souvent votre Père au loin.

Le berceau de famille de votre Mère, née CLAPARÈDE, est également situé dans les garrigues, à Viols-le-Fort. Son grand-père cependant vint s'installer à Montpellier où il ouvrit un affenage, motel pour voyageurs et chevaux, à l'angle du Boulevard Henri IV et de la rue Auguste Broussonnet. Son Père, après de solides études en droit, géra d'abord une Étude de Notaire à Poussan, puis devint Directeur de l'École de Notariat de Montpellier.

De ce creuset génétique riche et varié dérive une partie des solides qualités qui vous honorent. Mais les marques ancestrales sont toujours remodelées par la vie : c'est peut-être l'influence de votre Oncle, notre Confrère, Monsieur Jean CLAPARÈDE, qui marqua le plus votre personnalité.

Quelle chance vous eûtes de vivre au contact de cet homme, contemporain et ami entre autres de Jean CHAPTAL, Albert PUECH, André CHAMSON, Joseph VIDAL ! Homme de lettres, particulièrement attiré par l'histoire générale et locale, naturaliste formé par Charles FLAHAULT, Président de la Société Archéologique, et Conservateur dynamique et éclectique du Musée de Montpellier auquel il donna une impulsion si remarquable. Pendant son long séjour parisien, il retrouve André CHAMSON, se lie d'amitié avec Henri PETIT, Jean DUBUFFET, le Professeur HUART, doyen d'Hanoï, le Père REGAMEY. Sa compétence et son amour des belles choses le désignent pour réaliser l'inventaire des richesses de la France dans notre région. Nous lui devons, à la Faculté de Médecine, la publication de nombreux dessins du Musée Atger qu'il réalisa sous l'impulsion d'un autre connaisseur des belles pierres et belles œuvres, notre regretté Maître, le Doyen Gaston GIRAUD. Permettez-moi, Monsieur Jean CLAPARÈDE, et cher Confrère de notre Académie, de vous dire le plaisir que nous avons de vous voir parmi nous ce soir et de vous présenter mes respectueuses salutations.

Cette empreinte familiale fut complétée par votre long séjour scolaire à l'Enclos Saint-François. Comme tous ceux qui ont eu la chance de faire leurs études secondaires dans cet établissement libre, vous n'avez pu manquer d'être marqué par le goût du travail, du beau, du bien fait, du respect des hommes et du sens religieux au plus haut niveau. Une fois de plus, je tiens à redire ici le respect et l'admiration que nombre d'entre nous conservons pour Monsieur l'Abbé PRÉVOT et Monsieur l'Abbé FOULQUIER.

C'est au lycée de Montpellier que vous achevâtes vos deux dernières années de classes secondaires avant d'aborder vos études de Médecine. Major du P.C.B., vos premières années à la Faculté furent interrompues par un séjour aux Chantiers de Jeunesse, puis par votre mobilisation pendant la campagne de France. C'est en 1951 que vous fûtes reçu au concours de l'Internat. Après avoir été tenté par la Pédiatrie, sous l'influence de mon Maître le Professeur Jean CHAPTAL, — et je me rappelle fort bien cette période —, vous vous êtes orienté vers la Pathologie Infectieuse. Après un Internat terminé avec le titre de Médaille d'Or, vous avez pris le Clinicat de la Clinique Pasteur en 1955. Deux grands médecins marquent alors la vie de ce service : le Professeur Marcel JANBON, clinicien prestigieux, d'intelligence subtile, de relation humaine agréable, et son Assistant, le Professeur Agrégé Louis BERTRAND, homme d'ordre, de méthode, d'exigence, à la fois clinicien et biologiste, auprès duquel personnellement j'ai acquis une partie de la rigueur si nécessaire pour le médecin.

Le Professeur Marcel JANBON repéra rapidement vos qualités de travailleur acharné, votre valeur morale inébranlable, votre respect et votre amour des hommes et de la vie : aussi vous chargea-t-il de l'organisation du Centre de Réanimation à un moment où une cruelle épidémie de poliomyélite imposait la création de cette structure hospitalière. Le hasard du transport sanitaire de la sœur d'un de nos collègues en état d'asphyxie, au Centre de Réanimation de l'hôpital Claude Bernard à Paris, vous permit d'entrer en relation avec les pionniers de la Réanimation naissante en France, et, dès lors, vous êtes devenu à votre tour un des Maîtres dans cette branche médicale qui a été et demeure pour vous un domaine privilégié.

C'est à cette période que vous avez remarqué une jeune fille, assurant un remplacement d'Interne, Mademoiselle Marie-Claire TROCHAIN. Ses qualités professionnelles d'abord, personnelles et féminines ensuite, attirèrent votre attention. Elle devint Madame André BERTRAND en 1957. Son grand-père avait été le premier radiologue toulousain et son oncle fut directeur du Centre anti-cancéreux de Toulouse.

Son père, botaniste, travailla au Muséum de Paris, puis à Montpellier et à Toulouse, où il dirigea la Chaire de Botanique Générale, s'intéressant particulièrement à la végétation tropicale. Il fut également Directeur, au titre de la Recherche Scientifique, de l'Institut d'Études Centrafricaines à Brazzaville. Il s'est fait connaître par la publication de nombreux ouvrages originaux sur la végétation tropicale.

Peu de foyers reposent sur des bases aussi solides d'affection, d'estime réciproque, d'entre-aide et de sentiments religieux profonds.

Madame André BERTRAND s'intéressa pendant de nombreuses années, en tant que Médecin du Travail, dans le cadre des Centres de Formation Professionnelle, aux problèmes psychologiques et aux relations interhumaines dans les entreprises. Elle s'attacha à l'éducation de ses quatre enfants : l'aîné qui termine ses études de médecine, prépare actuellement l'Internat ; le second, jeune chirurgien-dentiste va exercer son métier dans les îles du Pacifique ; le troisième est un prothésiste habile de ses mains ; la quatrième, une jeune fille charmante, en fin de scolarité, a des qualités artistiques qui en font l'héritière de sa mère. Madame André BERTRAND, bravant toutes les difficultés et montrant un courage hors de pair, vous apporte son appui, ses conseils et une grande partie de votre joie de vivre. Ainsi, l'atmosphère qui se dégage de votre foyer est-elle celle d'un havre de paix et d'harmonie dans lequel on a plaisir à se trouver.

En 1969, vous avez été nommé à la direction de la chaire et du service de Clinique des Maladies Infectieuses. Je ne tenterai pas de donner un panorama de votre activité très technique. Qu'il me suffise de dire que, grâce aux nombreuses observations que vous avez pu analyser, vous avez rédigé un nombre considérable de publications dont beaucoup ont paru dans des revues de haut niveau, nationales et internationales. Ainsi, apprécié par vos collègues, vous avez participé à la fondation de la Société de Pathologie Infectieuse de Langue Française et de la Société Française de Réanimation. Plus récemment, vous avez été nommé Membre du Comité Consultatif des Universités et Président de la sous-section des Maladies Infectieuses et Parasitaires où vous avez siégé pendant quatre années. Vous faites partie de la Commission de Pharmacovigilance auprès du Ministère de la Santé. Enfin, vous avez eu l'insigne honneur de présider la Société de Pathologie Infectieuse de Langue Française de 1976 à 1982.

Enseignant très didactique, vous avez déjà formé de nombreux étudiants à la Pathologie Infectieuse. En notre Faculté, vous êtes Président de la Commission des Enseignants pour les étudiants de 4^e Année (2^e Cycle) et coordinateur de l'enseigne-

ment de la Thérapeutique. Votre activité dans l'Éducation Médicale Continue est également très appréciée des Médecins praticiens.

Mais votre orientation de choix demeure la réanimation. C'est dans ce domaine que vous avez fait œuvre de pionnier. Après avoir travaillé les divers aspects de l'assistance respiratoire et participé à l'élaboration de nouvelles techniques, vous vous êtes attaché à trouver les modalités qui permettraient à l'assisté respiratoire stabilisé et chronique de regagner son domicile. Fondateur de l'Association de l'Assistance Respiratoire à Domicile en Languedoc-Roussillon en 1973, vous êtes devenu, en 1981, fondateur de l'Association Nationale pour le Traitement à Domicile des Insuffisants Respiratoires, témoignant ainsi de l'avance que vous aviez acquise dans les problèmes techniques et de l'aspect humanitaire qui vous animait.

Telle est la carrière particulièrement brillante du Professeur André BERTRAND.

Quel est l'homme ? Un abord parfois un peu froid, une élégance de présentation réservée assez peu méridionale, un langage distingué, mesuré, de bon aloi, cachent, sous la couverture d'une timidité certaine, une personnalité d'une richesse extrême. Au risque de me tromper, je la caractériserai par trois grands traits : un état de fond d'angoisse, un désir insatiable de servir, une curiosité intellectuelle aiguisée.

Cette angoisse de fond, qu'extériorise bien votre aspect physique, je crois pouvoir la discerner déjà parmi d'autres membres de votre famille. Elle repose sur l'analyse de concepts métaphysiques difficiles à résoudre, malgré le soutien d'une adhésion sincère et de vieille souche à la foi chrétienne. Ainsi chaque problème de la vie est-il abordé par vous avec humilité et souci d'approfondir le plus loin possible votre compréhension. Mais cette angoisse, contrairement à ce que l'on observe chez beaucoup, vous conduit à l'action. Vous redoutez, en effet, de ne pas faire assez bien et votre générosité vous amène à soutenir tous ceux qui vous entourent, en particulier ceux qui souffrent. Peu d'hommes peuvent se prévaloir de tant de créations professionnelles, scientifiques et humanitaires. Votre spécialité médicale, plus que tout autre, devait vous placer en face des responsabilités de l'homme qui, dans certaines circonstances, doit décider de la prolongation ou non de la vie, mais quelle vie ?

Il y a environ 15 milliards d'années, nous disent les physiciens, mathématiciens et cosmologistes, la décharge énergétique formidable transforma la singularité et l'unité en variété et diversité : elle engendra la matière et les forces.

Il y a 3 milliards d'années, la matière se diversifiant de plus en plus, la vie anima les molécules de nucléoprotéines.

Il y a un peu plus d'un million d'années, parmi les organismes vivants de plus en plus compliqués, se différencia l'*Homo erectus*.

Quelle est l'origine de l'énergie initiale ? Qu'y avait-il avant ? Qu'est-ce que la vie des êtres inférieurs ? Quelle est la nature et la caractéristique de la vie de l'homme ? La science cède la place à la philosophie et à la métaphysique.

Or, l'homme est l'objet de permanentes agressions de la part des êtres vivants inférieurs ! Votre action, en tant qu'infectiologue, est de détruire ces agents nuisibles pour l'homme : vous manipulez avec une dextérité peu commune les antibiotiques et, dans ce domaine, les progrès sont permanents, considérables ; ils permettent à ceux qui ont connu et traité les maladies infectieuses, il y a seulement quelques décades, d'éprouver des satisfactions intellectuelles et des réconforts importants grâce aux succès remarquables actuellement obtenus. Ainsi, l'homme domine de plus en plus, grâce à son intelligence, la nature vivante qui l'entoure : à lui d'en faire un bon usage.

En tant que réanimateur, les problèmes à résoudre sont autrement plus délicats. Nous avons eu ensemble, il y a peu de temps, l'occasion douloureuse de le mesurer. Sur le domaine de l'éthique médicale, vous vous êtes penché. On peut lire sous votre plume les pensées les plus délicates et des réflexions de la plus haute portée morale, qu'il convient d'opposer à diverses prises de position bruyantes, largement diffusées par les médias.

La définition de la mort, angoissante mais simple pour chacun, dernier acte de la vie que Simone de Beauvoir ne veut pas qu'on lui vole sous prétexte de respecter la vie, correspond pour un médecin, et surtout pour un réanimateur, à un concept complexe : la mort s'est fractionnée.

La vie de la matière vivante garde son mystère. Il est possible de prélever la moelle osseuse, de la congeler, puis de la réchauffer, et les cellules reprennent activité, se multiplient. Les spermatozoïdes peuvent être conservés à très basse température pendant des périodes prolongées, puis, après réchauffement adapté, être utilisés pour féconder un ovule, point de départ d'un être humain normal !

La mort de divers organes ne correspond pas obligatoirement à la mort de l'individu : leur suppléance par des appareils, rein artificiel, cœur artificiel, ou

par des greffes d'organes, greffe de rein, greffe de cœur, greffe de moëlle, peut permettre le maintien de l'organisme en vie. La mort du cortex cérébral, support organique de la vie de relation est compatible avec la survie de l'organisme, et certains sujets ont ainsi pu continuer à vivre en coma prolongé pendant des mois et des années ! On sait combien il est alors difficile de différencier inhibition temporaire et destruction définitive ! Plus dramatique encore ; certaines altérations graves du système nerveux végétatif, véritable ordinateur des fonctions vitales, peuvent être compensées par des techniques actuelles de réanimation.

Le médecin est alors amené à juger quelles sont les possibilités de survie et quelle en sera la qualité. Le Pape Pie XII déclarait : *«L'homme a le devoir, en cas de maladie grave, de prendre les soins nécessaires pour conserver la vie. Mais ce devoir n'oblige habituellement qu'à l'emploi de moyens ordinaires suivant les circonstances de personnes, de lieux, d'époques, de cultures, c'est-à-dire des moyens qui n'imposent aucune charge extraordinaire pour soi-même ou pour un autre. Une obligation plus sévère serait trop lourde pour la plupart des hommes et rendrait trop difficile l'acquisition des biens supérieurs plus importants»*. Ainsi, le caractère sacré de la vie humaine constitue-t-il une des bases fondamentales de l'éthique médicale, mais encore faut-il préciser actuellement quelle vie humaine.

La survie sera-t-elle purement végétative, partiellement inconsciente, dépendante d'un appareil, consciente mais accompagnée de douleurs atroces et sans espoir, ou bien la récupération sera-t-elle totale ou presque ? Un consensus général tend à s'établir. L'individualité, c'est-à-dire, non seulement la personnalité, mais aussi l'autonomie de chacun d'entre nous, réside dans nos dispositifs cérébraux. Dans l'absolu, l'individu est donc mort lorsque les moyens médicaux actuels permettent d'affirmer que son système nerveux central est mort. Tant que cette constatation n'a pu être établie, le médecin ne peut se donner le droit d'abandonner la lutte : tous les moyens de réanimation possibles sont légitimes. En fait, la survie d'une partie du système nerveux peut permettre la survie de l'organisme, mais alors, cette vie correspondra-t-elle à la définition d'une vie humaine ? Dans ces circonstances douloureuses, heureusement rares mais non exceptionnelles, on mesure la responsabilité morale du médecin réanimateur qui ne peut même pas appuyer sa décision sur l'opinion des parents, tant leur jugement, obscurci par des facteurs affectifs, manque souvent d'objectivité et aboutit à des souhaits divergents parmi les membres d'un même milieu familial.

Telles sont les analyses, les réflexions, les hésitations qui vous amènent à établir votre opinion fondée sur un équilibre entre le sens moral absolu, le sens humain,

le sens du respect de l'homme, et vos connaissances approfondies des possibilités médicales. Combien est-il heureux de savoir que, dans de telles situations, la décision finale de l'attitude à adopter est prise par un homme aussi humaniste, rigoureux et droit, qui, en plus, a su s'entourer d'une équipe médicale remarquable, animée par les mêmes valeurs intellectuelles et morales !

Travailleur acharné, dirigeant un service hospitalier très lourd, animateur d'associations médicales à but humanitaire, responsable national de nombreuses activités, peu de temps vous reste pour votre vie de loisirs. Vous n'avez pas encore adhéré pleinement au « changement » que certains veulent imposer à notre société ! . Aussi ces loisirs mesurés sont-ils choisis avec beaucoup d'éclectisme. Vous êtes un amoureux de la nature que vous savez peindre, dessiner, caricaturer, et cette qualité se retrouve chez un de vos fils : vous aimez l'analyser et vous poursuivez la constitution d'un herbier, débuté avec votre Oncle : vous souhaitez surtout vous replonger dans la nature sauvage et arpenter avec votre beau-frère, le Docteur REBOUL, ou les pentes vallonnées, sévères bien que lumineuses, de notre massif de l'Aigoual, ou les durs sommets granitiques, vertigineux, du massif de la Vanoise.

Enfin, comme tout homme qui se préoccupe des autres, vous éprouvez le besoin de connaître leur vie et leur passé. Votre goût pour l'Histoire dirige la plupart de vos lectures non médicales et vous excellez à faire revivre quelques personnages. Citons, entre autres, votre monographie sur le Docteur Cantaloube que vous décrivez dans sa vie de jeune médecin de campagne en butte à une épidémie sévère dans le milieu rural de Sumène. Son esprit analytique, son bon sens et sa capacité de réflexion lui permirent de contribuer remarquablement à la connaissance de la fièvre de Malte.

Je ne doute donc pas que dorénavant, dans les limites de vos possibilités, vous ne vous attachiez à vous joindre à ce groupe de privilégiés qui, chaque lundi, a l'insigne honneur et le plaisir de pouvoir écouter de remarquables communications présentées par les hommes les plus compétents sur les sujets les plus divers. Qu'il me soit permis de redire notre admiration et notre reconnaissance à notre Secrétaire Perpétuel, Monsieur Gaston VIDAL, qui dirige avec tant d'autorité et d'efficacité l'activité de notre Académie et de lui renouveler nos félicitations pour sa nouvelle et récente distinction. Je me plais à saluer notre Président, Monsieur LAVOCAT, dont l'originalité d'esprit, l'étendue des connaissances paléontologiques et l'extraordinaire expérience de nombreux pays et civilisations nous permettent de profiter de remarquables commentaires.

En accueillant aujourd'hui le Professeur André BERTRAND parmi les membres de notre Compagnie, j'ai donc, Messieurs, la conviction d'accueillir un homme de grande culture, un médecin de grande notoriété, une personnalité de grande valeur morale.

Au nom de tous mes confrères de notre Académie, j'ai l'honneur et l'agrément de vous offrir, Monsieur, nos souhaits de bienvenue et de vous demander d'occuper parmi nous le fauteuil n° III, laissé vacant par le décès de notre regretté confrère, le Professeur Maurice LAPEYRIE.

Roger JEAN

*

* *